

suite, on fait de la gymnastique : on agite la queue, les antennes, on se remue de cent façons, on se gonfle à droite, à gauche ! J'avoue que l'exercice est violent ! Tant et si bien, que ça craque, fend et déchire partout ; et voilà que tout le "vieil homme" est dépouillé, et plus rien ne reste de l'ancienne enveloppe. Une simple membrane recouvre l'animal ; mais dans un couple de jours, elle aura durci et sera devenue très résistante.—Réflexion faite, tenons-nous en au marchand et au tailleur : car, généralement, on sauve de leurs mains—sinon la bourse—du moins la vie, et... c'est quelque chose. Tandis que les écrevisses et les homards, quand ils ont changé d'habit, sont à moitié morts de fatigue ; et plusieurs, parmi les jeunes surtout, en meurent tout à fait.

J'arrive au second point de cette étude de physiologie comparée.

Mon cher lecteur, je ne vous le souhaite pas, assurément. Mais enfin, comme à d'autres, il peut vous arriver d'avoir la jambe fracassée par une balle venant d'où vous voudrez, lancée par un imbécile qui joue avec une carabine ou par un chasseur maladroit (il y en a, m'a-t-on dit, même en Canada). Si vous aimez mieux que je vous la fasse écraser dans un accident de chemin de fer, cela m'est bien égal ; et pour peu que cela vous aggrave davantage, je suis prêt à vous y broyer et les deux jambes et les deux bras. Vous voilà entre les mains des médecins et chirurgiens, qui ne vont pas se faire faute de vous amputer sans ménagement, et, avec le temps, de vous guérir à la perfection. Alors on vous ajustera des bras et des jambes artificiels ; ce sera fort dispendieux et fort incommode.

Eh bien, si vous étiez homard ou écrevisse, un macroure enfin, les choses se seraient bien mieux passées.

Fort simplement, quand les pattes, les pinces ou les antennes de ces crustacés sont rompues ou brisées, tout cela repousse ! Je vous laisse à penser si Aristote et Plin ont dit la-dessus de belles choses. On assure même que certaines espèces abandonnent d'elles-mêmes des parties de leurs membres, lorsqu'un danger les menace. C'est au point précis des articulations que s'effectue cette reproduction des pattes cassées, et il y a des crustacés qui enlèvent eux-mêmes les tronçons qui seraient intacts, afin que la cassure soit bien à l'ar-

ticulation même, ce qui facilitera la pousse du membre nouveau. Remarquons aussi que, à chaque membre blessé, la réparation se fait dans l'exacte proportion de ce qui en avait été enlevé. Tout cela se produit dans un temps relativement court. Et si le membre nouveau n'acquiert pas sur-le-champ la grosseur et la longueur qu'il faudrait, ces défauts se répareront au changement de peau qui a lieu chaque printemps ; la croissance sera plus rapide en ces parties neuves ; et la symétrie se trouvera enfin restaurée.

Or à chaque pas, en histoire naturelle, on rencontre des merveilles de ce genre ! Et l'on y voit, à tout instant, la bonne providence du bon Dieu, qui a tout disposé avec tant de sagesse, tant de puissance et tant de bonté !—Voilà ce que je voulais signaler aux enfants qui liront ces pages. Quant aux grandes personnes, je vous engage, chers petits amis, à être bien persuadés qu'il n'en est pas une, oh ! non, pas une qui, sans mieux reconnaître, plus admirer, et aimer davantage le bon Dieu, puisse regarder le brin d'herbe de la prairie, écouter le pinson qui babille, suivre l'abeille s'empressant au butin, contempler l'étoile qui dans la belle voûte d'azur toujours scintille !...

UN MOT DE REPONSE

M. le Directeur de la *Vérité*, dans le numéro du 14 mars de son journal, me pose une couple de questions.

Premièrement, après avoir admis qu'en critique littéraire il faut blâmer ce qui est mal et louer ce qui est bien, il ajoute : "Mais *quid*, si dans le livre qu'on examine on ne trouve guère rien qui soit digne de louange ?" Je réponds que le cas, à mon avis, n'est guère possible. Que si ce phénomène se produisait, je dirais, en me servant des propres termes de M. Tardivel (même numéro de la *Vérité*): "... en définitive, les ouvrages sans valeur tombent dans l'oubli, tandis que les bons restent." Pourquoi se donner tant de mal, alors ?

Secondement. J'avais écrit ici : "Nous ne traînerons point cet écrivain sur la claie ; nous ne l'étranglerons point comme un voleur au coin d'un bois." M. Tardivel demande : "Abner a-t-il voulu dire : "Nous ne l'étranglerons point comme on étrangle un voleur au coin d'un bois ?" Ou bien : "Nous ne l'étranglerons point comme

" un voleur étrangle sa victime au coin d'un bois ?"

" La grammaire, poursuit spirituellement M. Tardivel, indique la première interprétation, mais l'usage est en faveur de la seconde. En effet, les voleurs étranglent bien plus souvent qu'ils ne se laissent étrangler." Quel usage ? Celui de la langue, ou celui du vol ? On décide de la qualité d'une phrase par le premier. Si, comme je le soupçonne, M. Tardivel veut parler du second, j'emprunterai encore ses paroles pour lui répondre. "Les voleurs, dit-il, étranglent bien plus souvent qu'ils ne se laissent étrangler." C'est vrai. "L'usage" n'est tout de même pas général. Il peut arriver, aussi peu souvent que l'on voudra, qu'un voleur soit pris à la gorge. Cela suffit pour que la phrase qui a donné des scrupules à M. Tardivel soit vraie de vérité particulière et *doive* être entendue dans son sens naturel et grammatical. Dès qu'il est possible que l'on étrangle un voleur, je puis dire : "Nous ne l'étranglerons point comme un voleur au coin d'un bois."

ABNER.

Cette communication nous avait été remise pour le dernier numéro du journal, et nous regrettons beaucoup que, par suite d'un malentendu, elle n'y ait pas été publiée. R.É.O.

Qui a "découvert" la future Nouvelle-France ?

La *Vérité* du 4 avril, reproduisant l'article d'Ornis : *L'idée fait son chemin*, le fait suivre de la note que voici, où il est prouvé que les "souvenirs" d'Ornis n'étaient pas, en l'espèce, d'une fraîcheur bien extraordinaire :

Nous croyons que les souvenirs de notre excellent ami Ornis, stimulés peut-être par une affirmation intéressée, l'ont induit en erreur, sur un point. Nous avons relu avec attention la partie politique des *Causeries du Dimanche* et nous n'y trouvons pas le moindre "corps donné à l'idée." M. Routhier examine, il est vrai, la question de notre avenir national. Il repousse l'annexion. Quant à l'indépendance, à laquelle il consacre un chapitre, il la préférerait à l'annexion ; mais, dit-il, "ce que je veux, pour le moment, c'est le *statu quo*, et ma politique est toute d'expectative" (p. 73). Du reste, l'indépendance dont il est question dans les *Causeries* est l'indépendance du Canada vis-à-vis de l'Angleterre. Nulle part, dans ce livre, nous n'avons pu découvrir la moindre allusion à la sortie future du Canada français de la Confédération. Tout ce qu'on pourrait interpréter dans ce sens serait la phrase suivante, dans le chapitre sur l'émigration : "Fils de la France et de l'Eglise, il me semble que nous sommes destinés à prendre en Amérique la place que la France a occupée en Europe" (p. 80). Pour un *corps*, c'est assez maigre.

BIBLIOGRAPHIE

M. l'abbé L.-A. Paquet a bien voulu envoyer à L'OISEAU-MOUCHE un exemplaire des volumes *De Creatione* et *De Deo uno et trino*, de son magistral ouvrage *Disputationes*